

Poitiers, 5 juillet 2020

Matthieu 11:25-30

Chers frères et sœurs en Christ,

Après tous ces temps incertains que nous avons connus, voici la période des vacances. C'est la période du repos, souvent qualifié de "bien mérité". Eh bien, aujourd'hui, Jésus nous offre son repos, mais il ne s'agit pas ici du type de repos, que nous mériterions à cause du travail accompli. Le repos que nous offre Jésus est exceptionnel. Ce repos-là nous est donné, pour toujours, non pas parce que notre chemin, notre vie, notre mission, serait terminé, mais justement parce qu'il commence. Ce repos marque le début non pas de la fin comme terminaison, mais de la fin comme objectif, comme horizon, toujours devant nous, lumineux, jamais dépassé, et pourtant tellement pleinement satisfaisant.

D'ailleurs, il se peut qu'en fait, vous y soyez déjà, dans ce repos. Et si vous n'y êtes pas, j'espère que ce que je vais vous dire vous donnera envie d'y entrer, dans ce repos qui vous est proposé, offert.

Notre texte se trouve placé après l'envoi en mission des apôtres. Dans un autre évangile, il se trouve placé après le retour des envoyés. Était-ce un texte d'encouragement complémentaire "pour la route" ou alors une recommandation après une mission réussie ? De toutes façons les deux possibilités ont leur sens, parfaitement compatibles.

Mais, vous verrez qu'en fait, on doit comprendre aussi que ce texte porte un tout autre sens, détaché d'une mission particulière, un sens valable pour toute une vie, pour tout le reste de la vie, et même encore au-delà.

Avant de parler de repos, Jésus nous parle de peine, d'effort, de charge, de fardeau. On pourrait évidemment penser qu'il s'agit d'effort pour obéir à la loi, pour faire le bien. Mais je crois que cette peine, ce poids, est d'une toute autre nature. Il s'agit vraisemblablement plutôt du poids de la culpabilité, de la honte, qui est une conséquence du péché, ou plutôt de la prise de conscience du péché. Bien sûr, le mot n'est pas présent dans ce passage, mais il est bien illustré dans le passage précédent avec le reproche fait aux villes de Galilée.

Toute tentative pour effacer la culpabilité, la honte, liées au péché, c'est-à-dire à ce qui a été manqué, tordu, faussé et ce qui en a résulté, toute telle tentative est vouée à l'échec. Porter le poids de ses fautes, de sa honte, est une expression courante qui décrit bien la situation spirituelle de beaucoup. Et les échecs des tentatives de rédemption ajoutent au poids de ce fardeau. C'est une quête sans fin, un peu semblable à celle représentée par le mythe de Sisyphe, qui devait sans arrêt remonter son rocher. Et tout ceci sans repos aucun.

Sortir de ce cercle vicieux infernal, au sens propre et figuré, c'est impossible, impossible par soi-même, par sa propre volonté, par ses efforts. Celui qui croit y être arrivé s'illusionne. Il peut bien sûr nier l'existence de ce poids, de ce fardeau. Mais cela revient à mettre la poussière sous le tapis, qui donnera à ce tapis un relief de plus en plus visible.

C'est à ceux-là que Jésus promet de leur donner le repos.

Comment ? En remplaçant ce fardeau, ce poids, cette peine, cette fatigue, par son joug, cet instrument qui liait les bœufs au travail dans les champs. Quelle libération paradoxale ! Remplacer un poids par un autre. Remplacer un effort par un autre. Où est la libération ? Où est le soulagement ?

D'abord en ceci, que s'il peut nous proposer son joug, c'est que lui a pris le nôtre, de fardeau, volontairement, sur la croix. On utilise souvent cette image de laisser son fardeau au pied de la croix. Pour pouvoir se débarrasser de ce poids qui entrave, il faut venir à lui, s'approcher de la croix. Il ne s'agit pas de chercher un moyen de "soulager sa conscience", ce qui n'enlèverait pas le fardeau, la responsabilité de le porter. La responsabilité de l'échec reste, mais c'est lui qui s'en charge, qui en prend la charge.

Ce discours peut paraître bizarre, voire scandaleux, que la faute, la honte soient ainsi, non pas effacées, mais assumées et portées par quelqu'un d'autre. Mais c'est un message de délivrance. Ce poids, ce fardeau, cette peine, c'est un autre qui les prend, et qui nous donne ainsi le soulagement, le repos, la cessation des efforts, des remords.

Ce n'est qu'une parole qui nous est donnée. Seulement une parole, une parole qui a été retranscrite, puis portée par les apôtres et leurs successeurs. C'est une parole à laquelle on fait confiance, ou pas, à laquelle on veut croire, ou pas. Quand on entre dans cette confiance, cette foi, alors viennent la douceur d'un amour reçu, l'humilité de celui qui reçoit un cadeau gratuit et quel cadeau !, quelle libération !

Et avec ce cadeau, cette grâce, vient aussi la reconnaissance. Et avec elle vient le joug facile et léger, celui que cette libération induit. Il ne s'agit pas ici d'une nouvelle charge qu'on se donnerait, en compensation de la libération que donne la justification. Celle-ci ne serait guère différente des efforts précédents. Le cadeau n'est pas négociable, comme aucun vrai cadeau d'ailleurs. On ne va pas tenter de payer ce qui nous est donné.

Ce joug nouveau, celui que Jésus nous attribue, est une charge qui nous est confiée. Pour bien comprendre, il faut accepter de nous décentrer de nous-mêmes. Cette charge ne nous concerne plus. Elle n'est pas là pour nous soulager ou nous apporter un mérite. Elle est là pour le service de Jésus, qui est aussi le service apporté aux autres. Nous n'y gagnons rien. Les autres y gagnent. L'Évangile et sa diffusion, sa mise en pratique, y gagnent.

Si ce combat, parce que c'en est un, est le nôtre, que parce que c'est le sien. Et nous savons par ailleurs qu'il est "le vainqueur", comme le dit l'auteur de l'Apocalypse, et que l'issue est sûre. Ce joug est alors facile, ce fardeau léger.

Oui, mais ce que dis là paraîtra à certain comme complètement abstrait, hypothétique, de la psychologie de bas étage. C'est une autre caractéristique du message chrétien qui mentionnée au début de notre texte : la révélation, le dévoilement, la source de la connaissance du Père et du Fils. Quelle est cette source ? On en revient quasiment à la même problématique que pour le fardeau. Si quelqu'un pense pouvoir accéder à une connaissance de Dieu par sa sagesse, il s'illusionne. Ce qui est caché, et la connaissance de Dieu est mystérieusement voilée, cachée, ce qui est caché ne peut qu'être révélé, c'est-à-dire proprement dévoilé. Et comme la prétention d'alléger le fardeau par soi-même, la prétention à appréhender Dieu par soi-même est porteuse du même orgueil.

Il faut l'humilité d'une rencontre avec Dieu, avec Jésus, pour entrevoir, pour recevoir, pour concevoir ce qu'est le salut offert. Cette rencontre peut prendre beaucoup de formes variées. Dieu n'est pas lié par nos catégories. Son salut ne dépend pas de nous et de nos systèmes.

Certains le rencontrent dans la simple lecture des Écritures, de la Bible, d'autres par le témoignage de chrétiens, d'autres par une expérience émotionnelle ou sensorielle, par une intuition artistique ou intellectuelle, d'autres mêmes par une vision ou un songe. Mais en toutes ces choses, c'est Dieu qui est le maître. Personne ne peut dire qu'il est lui-même l'auteur de son salut, de sa réussite. Sinon l'humilité a disparu et par conséquent tout le reste aussi.

La sagesse se trouve donc dans l'acceptation de sa limite et l'engagement dans la victoire certaine.

Les sages et les intelligents pensent qu'ils maîtrisent tout ou au moins beaucoup, qu'ils conduisent totalement ou presque leur vie. Mais ils se trompent. Ils s'égarent. Ils se perdent.

Comme les petits qui vivent dans la confiance, qui écoutent l'instruction, c'est ainsi que peut s'établir la relation à Dieu, c'est là qu'est la vraie sagesse. Le Fils et le Père se connaissent, et le Fils a choisi de nous faire connaître le Père. Et c'est dans l'humilité de cette révélation que nous pouvons approfondir cette connaissance du Père, du Fils et du joug qu'il nous appelle à porter, envoyés dans le monde que nous sommes, comme l'étaient les apôtres.

Le premier de nos versets nous laisse une clef, la clef de la vie de foi et d'action à laquelle nous sommes appelés, la célébration, la louange. C'est à la fois la source et la conséquence du repos qu'il nous donne, qu'il nous a donné une fois pour toutes, définitivement et pour toujours.

Toute prière est d'abord prière de louange, même la prière d'intercession, même les cris de supplication que l'on trouve dans les psaumes sont aussi un chant de louange.

Nous n'avons dans les Évangiles que bien peu de prières de Jésus. Il priait dans le secret, à l'écart et c'est aussi ce qu'il nous invite à faire. Nous avons ici une de ses prières, et elle commence par la louange.

La révélation commence par la louange. La sagesse commence par la louange. L'étude commence par la louange. La repentance commence par la louange. La libération commence par la louange. La victoire commence par la louange. L'humilité commence par la louange. La louange ouvre tous les possibles.

Je terminerai par les premiers mots du passage.

J'ai remarqué en écoutant les méditations de confinement du Pasteur Roland Poupin sur RCF que les catholiques commençaient toujours la lecture des péripécies par la même formule qu'on trouve aujourd'hui mais qui est en fait très peu fréquente dans les Évangiles : En ce temps-là. On la trouve aussi chez les prophètes dans le texte grec de la Septante.

On trouve aussi la formule : À cette heure-là. Mais ici le mot est *kairos*. C'est-à-dire, le temps favorable, le bon moment.

Là où en était Jésus, c'était le bon moment pour la louange, c'était le bon moment pour enseigner la voie de la connaissance par la révélation, c'était le bon moment pour proclamer la libération du fardeau qui charge l'âme, la *psuchê*, pour annoncer le repos, pour appeler à porter le joug bon et la charge légère du témoignage.

Dès maintenant, en sortant de ce temple, vous vous souviendrez que chaque instant est le temps favorable de la louange, de la méditation, de l'humilité, du témoignage et de l'action, en fait, que chaque instant est le temps favorable pour une vie chrétienne pleine centrée sur le Christ et tournée vers les autres.

Amen.